

Nom et prénom : Hicham SAMADI

Dissertation sur Dom Juan de Molière.

Sujet :

Molière dit dans sa préface de Tartuffe :

« L'emploi de la comédie est de corriger les vices des hommes [...] c'est une grande atteinte aux vices que de les exposer à la risée de tout le monde. »

Bossuet, l'aigle de Meaux, homme d'église, dénonçait le théâtre car il avait pressenti les dangers des pouvoirs mimétiques de ce dernier : représenter les passions sur scène, c'est les exciter chez les spectateurs ; susciter le rire, c'est faire appel aux plus bas instincts de l'homme, le rire étant un signe distinctif de Satan. Toutefois, l'évêque tolérait ces dangers lorsque ces derniers avaient une portée didactique et il préférait l'auteur du Misanthrope à celui des Fourberies de Scapin. Le rire doit avoir une valeur d'enseignement et il doit « **corriger les vices de l'homme** ». Toutefois « **corriger les hommes** » est une affaire délicate et Molière a eu bien des ennuis avec ses contemporains.

Cette déclaration, sorte de variation sur le « castigat ridendo mores » est une réflexion sur la portée morale du théâtre. Présupposant tout de même, malgré l'apparente neutralité de « regarder » ou « toucher », une portée satirique au théâtre, pièce après pièce, les caractères des personnages vont prendre du corps, s'approfondir, s'actualiser, renouveler complètement la typologie de la comédie. Molière intègre les intentions de la satire, qui va renaître d'ailleurs vers la même époque avec Boileau, et qui s'intéresse aux vices du temps et les dénonce. Molière est passé insensiblement d'un statut d'auteur comique à celui de moraliste. Le comique devient alors grinçant : porter sur la scène l'un des vices sociaux et moraux qui révolte et inquiète le plus : l'hypocrisie en matière religieuse. Ce sera le Tartuffe et un combat ardent de cinq années avant la réussite totale. Là, Molière ne s'est pas attelé à une mince tâche : représenter la religion et l'une de ses dérives par la satire de la comédie. Dom Juan est partie prenante de cette lutte.

Nous essaierons de montrer, donc, comment la pièce de Molière, Dom Juan, s'emploie à « reformer » les hommes par le biais d'une vision satirique où la comédie semble avoir un effet inverse : ériger en modèle un vice.

Tout d'abord, nous nous attacherons à montrer que dans Dom Juan le dramaturge nous propose une vision réformatrice de la société et de ses questions brûlantes. Toutefois, ce théâtre recrée un monde qui s'appuie sur la réalité : passée à la loupe, la réalité renvoie une image grimaçante et déformée, et « **corriger les vices** » revient bien vite à en faire la satire. Enfin, nous verrons que ce n'est donc pas chose aisée d'arriver à cet objectif, car la comédie va parfois jusqu'à encourager des comportements immoraux : le libertinage.

Guéri de la tragédie, surtout après l'échec de Don Garcie de Navarre (1661), Molière se consacre à la comédie qu'il transforme, d'une part en prenant ses sujets dans les questions les plus brûlantes de son époque, comme on l'a dit, mais aussi en ranimant le tempérament comique par l'alliance entre la finesse de la comédie relevée et les effets de la farce et du comique à l'italienne. IL atteint de ce fait à une profondeur jusque-là inégalée dans la comédie. Dès lors chacune de ses pièces sera l'occasion de mettre sous la loupe une société difforme qui vient de sortir des confins sombres du Moyen-âge. De fait, par la comédie, les

vices se trouvent misent à l'épreuve du rire, du spectacle; sur scène c'est non plus des personnages de la moyenne société (que l'on pourrait anachroniquement appeler la « **bourgeoisie** »), mais des gens « **de qualité** », c'est à dire de la noblesse de la ville et de la cour : Don Juan, Don Carlos... où ici il s'agit de « **jouer** » la noblesse dévoyée avec Don Juan. Sur scène aussi, un des vices sociaux et moraux qui révolte et inquiète le plus, sera donné à voir: l'hypocrisie en matière religieuse. Don Juan affirme à cet égard à son valet: « **Il n'y a plus honte maintenant à cela: l'hypocrisie est un vice à la mode...** », le personnage devient alors le porte-parole de son auteur qui, comme dans la comédie antique, s'adresse aux spectateurs, plus qu'il s'adresse à son valet trop simple pour entendre un pareil langage. La tirade a d'ailleurs un style différent qui fait penser à La Bruyère. Molière, au nom de la nature et de la vérité, se révolte contre la corruption de l'époque : l'imposture, toujours respectée. Un autre exemple est celui de l'acte V, scène 3 où Don Juan réaffirme son goût de la parade, son ostentation d'habileté dans l'utilisation de la casuistique des jésuites pour refuser le mariage avec Elvire : «**j'ai entendu une voix qui m'a dit que je ne devais point songer à votre sœur, et qu'avec elle assurément je ne ferais point mon salut**» et pour, tout en affirmant son courage («**je ne manque pas de cœur**»), se défendre de l'idée du duel qu'il envisage pourtant en prétendant que son issue ne dépendra pas de lui : «**si vous m'attaquez, nous verrons ce qui en arrivera**» (ce trait serait emprunté de Pascal). L'on voit que le théâtre devient avec Molière un des moyens d'action et de combat contre ceux qui passaient pour des ennemis intérieurs du royaume. Par l'effet de diffusion des représentations théâtrales, puis de l'édition des œuvres, il était en effet possible d'informer, de se concilier l'opinion de la Cour et de la Ville, du peuple et de la nation, de stigmatiser les dangers, de dénoncer les dérives et les vices.

Vers l'acte III, scène 1, l'habit de Sganarelle est un «**attirail ridicule**» aux yeux de Don Juan, et Molière s'en est souvent moqué, disant qu'il donne aux médecins toute leur autorité. Sganarelle se prenant en effet, du seul fait qu'il le porte, pour «**un habile homme**», c'est-à-dire savant et docte. Il révèle ainsi un aspect de son caractère, sa malhonnêteté, car il croit ou prétend croire à la médecine, mais ment par vanité aux «**paysans qui sont venus lui demander son avis sur différentes maladies**». «**Les ordonnances faites à l'aventure**» révèlent chez lui le même mépris de l'humanité que chez son maître: il se soucie peu de ses «**clients**». Molière fournit le comique par le simple effet du choc de la nature du valet contre celle de son maître.

Pour Don Juan, l'art des médecins est «**pure grimace**», c'est-à-dire, au sens pascalien, apparence mensongère. En fait, au temps de Molière, la médecine tenait Hippocrate et Galien pour divins, elle avait fait de leurs idées une doctrine et n'admettait ni observation, ni expérimentation, ni vérification : Mauvillain, médecin de Molière, fut deux fois exclu de la Faculté parce qu'il avait osé avoir des idées nouvelles. Molière attaque donc surtout la vanité de ce qui n'était pas une science, mais une foi, un pédantisme, une tradition. Il se riait des médecins et de ce qu'ils avaient fait de la médecine. Ce n'est pas à la science qu'il en

avait, mais à ces prétendus savants de son temps pour qui la connaissance des formules remplaçait paresseusement l'observation directe de la nature.

Ainsi, Don Juan offre un véritable panorama de la société ; Don Juan, face à chacune des classes représentées, joue sa propre partition transgressive. La noblesse, tout d'abord, représentée par Donne Elvire et ses frères, ainsi que par Dom Louis (et Don Juan lui-même), et qui se veut porteuse de valeurs morales : bravoure, sens de l'honneur, respect des femmes, de la religion, de la parole donnée. Or Don Juan met en danger ce code social: il ne respecte pas les normes sociales, refusant par exemple la charité au Pauvre et l'obligeant au sacrilège ; il ne respecte pas les sacrements : ni le mariage (« **c'est un épouseur à toutes mains** »), ni les funérailles (scène du tombeau) ; il ne respecte pas la parole donnée : à Donne Elvire, mais aussi à Monsieur Dimanche ; et enfin, il ne respecte pas son père : ni les liens du sang, ni les cheveux blancs ne l'empêchent de bafouer cruellement celui-ci. « **C'est une terrible chose qu'un grand seigneur méchant homme** » s'exclame Sganarelle (I, 1) : en transgressant brutalement toutes les valeurs de la noblesse, Don Juan met à nu la brutalité des rapports sociaux.

De l'autre côté, l'acte qui oppose Don Juan aux paysans est éminemment comique : face à Mathurine et Charlotte, Don Juan, homme du réflexe, obéit mécaniquement à sa nature, au risque de se mettre en difficulté ; mais il profite également avec cynisme de sa position de noble, face à deux petites paysannes naïves. L'affrontement avec Pierrot rappelle la dimension sociale du conflit : « **nos femmes** », « **parce que vous êtes monsieur** ». Molière atténue ce que la scène pourrait montrer de brutal affrontement de classe en faisant de Pierrot un personnage comique, à la fois fanfaron et peureux ; il n'en reste pas moins que l'on retient le cynisme et l'absence de scrupule, la brutalité du Noble face à des paysans désarmés (et à qui, en outre, il doit la vie ! Il transgresse même la plus élémentaire morale...)

Le pauvre, quant à lui, est en réalité un ermite, c'est à dire un personnage qui a abandonné le « **monde** » pour se consacrer à Dieu. Comme tel, il devrait être un personnage sacré. Là encore on peut souligner la brutalité des rapports : Don Juan joue cette fois non de son rang, mais de sa fortune. Il échoue d'ailleurs. Il s'agit moins ici d'un affrontement de classe que d'une lutte morale. Don Juan peut transgresser les valeurs sacrées, pour lui-même ; mais il ne peut entraîner quiconque a de puissantes convictions morales. Il n'entraîne ni Donne Elvire, ni le Pauvre, mais il peut séduire Sganarelle ou les paysannes, qui n'ont aucune conviction solide.

Quant à la bourgeoisie, elle est représentée par M. Dimanche, un marchand, créancier de Don Juan. Les seuls rapports entre la Noblesse et la bourgeoisie sont des rapports d'affaire, mais ceux-ci supposent un minimum de bonne foi de part et d'autre. Sous la parfaite politesse de Don Juan perce un écrasant mépris de caste : sa familiarité en est presque insultante (il demande des nouvelles du petit chien) ; et il paie littéralement de mots le pauvre bourgeois. Sganarelle, double déformé de Don Juan (mais qui révèle sa vérité sans

masque) se conduit de manière méprisante à l'égard du marchand, et met en évidence les rapports de domination.

En ce qui concerne les valets, si Gusman est le reflet de sa maîtresse et adopte un langage de moraliste peu différent de celui d'un Don Louis ou d'un Don Carlos (« *chastes feux de Donne Elvire* »... « *un homme de sa qualité...* », « *les saints nœuds du mariage* »)... ; en revanche les liens de Sganarelle avec Don Juan sont beaucoup plus complexes, relevant tantôt de la complicité, tantôt de la servilité. Il condamne son maître en paroles (I, 1 ; II, 4), mais il l'imité souvent en acte, en particulier lorsque Don Juan rend manifeste des rapports de domination: avec M. Dimanche, ou avec le Pauvre. Il va parfois même jusqu'à l'identification complète, avec M. Dimanche (IV, 1 : « *de quoi s'avise-t-il de venir nous demander de l'argent ?* » ou IV, 7 : « *qui diable vient nous troubler dans notre repos ?* ») ; mais il subit lui-même ce rapport de domination : il se tait quand son maître menace (I, 2) et obéit en gémissant de sa complaisance (I,3 ; II, 4 ; II,5 ; IV, 1 ; IV, 5). Et là encore, Don Juan n'hésite pas à abuser de son pouvoir, exposant son valet à sa place (en prenant ses habits, en l'envoyant répondre à la statue...) sans le moindre scrupule.

Le discours moralisateur de Molière se manifeste essentiellement, aussi, dans l'évidence de la présence de la mort qui, en un contraste saisissant, consacre l'échec de celui qui a «*parié*» sur le paraître et l'éphémère des biens de ce monde. La mise en évidence de la mort (sous la forme, le plus souvent, d'une tête de mort) dénonce la dissolution de tous les biens les plus somptueux et de toutes les gloires les plus prestigieuses sous l'action victorieuse du Temps. La mort figure alors la seule réalité sous le voile trompeur des apparences.

C'est dans cette perspective qu'il faut comprendre le Don Juan de Molière et la dénonciation du règne de la « *grimace* » (III, 1 et V, 2) qu'opère systématiquement le protagoniste au dernier acte. Il ne s'agit pas, donc, d'une simple fin, mais de la critique d'une crédulité qui nourrit la superstition et fait que l'extériorité des rites suffit à persuader de l'authenticité.

Avec cette orientation, et dans la mesure où il étale avec beaucoup d'art et d'efficacité les vices sur la scène, il n'est pas étonnant que la querelle de la moralité du théâtre soit ravivée. Le moyen en est la satire. D'ailleurs, dans son sens étymologique, cette dernière signifie « *mélange* », en effet, le registre satirique relève du comique en général et de l'ironie en particulier, auxquels il ajoute une dimension de dénonciation, de critique féroce qui lui est spécifique. L'une des marques de ce registre est le recours à la caricature, c'est-à-dire au grossissement intentionnel de certains traits physiques ou psychologiques d'une personne ou d'une catégorie de personne : le parti des dévots et des hypocrites, dans notre pièce. Le parti dévot semblait à Molière l'ennemi à combattre. Non pas simplement pour des motifs personnels. Mais puisqu'il concevait maintenant la comédie comme un tableau satirique de son temps, nul type moderne ne lui paraissait plus digne d'être porté à la scène que le dévot, nul danger pour la paix des esprits ne lui paraissait plus grave que la puissance secrète que ces hommes s'étaient arrogée. Imité de pièces italiennes et espagnoles, *Dom Juan* est essentiellement une œuvre de fantaisie, où les changements de décor, l'apparition d'un

spectre, une statue qui s'anime constituaient pour le public le principal intérêt. Il n'en est que plus frappant d'observer certains traits que Molière y a mis, et qui vont loin. Si Don Juan est un débauché, c'est aussi un incrédule, et Molière en profite pour lui faire dire des impiétés. Il est vrai que son valet Sganarelle en est apparemment scandalisé. Mais en réalité, ce Sganarelle, qui croit au loup-garou et au moine bourru comme il croit au Ciel et à l'Enfer, est plus scandaleux encore que son maître et déshonore la foi bien plus sûrement que les blasphèmes du libertin. Mélange donc des registres et des décors, qui font de la pièce de Molière le lieu de rencontre de tous les possibles et de tous types de personnages. L'irruption du jeu comique menace également la trame sérieuse de l'œuvre, même s'il ne prend place que dans un nombre limité de scènes : la paysannerie de l'acte II, le dialogue avec le créancier et la suite de gags où s'étale la goinfrerie de Sganarelle en l'acte IV, scène 7. Un décalage se fera, donc, entre les personnages et leurs prétentions, entre la situation et le ton qui lui est appliqué ou le langage qui la dit, les ruptures, aussi, de registres par des traits comiques : mots ou gestes, introduits dans un cadre sérieux ou sombre faisant, de ce fait, place au burlesque : l'apologie du tabac en est l'exemple frappant, ainsi que la longue tirade de Don Juan du premier acte sur les charmes de l'infidélité et qui finit par glisser vers la caricature.

Tous ces éléments font de la satire moliéresque un moyen pour dénoncer les faux-semblants, de ramener l'étrangeté qui fascine ou la monstruosité qui effraie à la dimension humaine et de retrouver les schémas de la farce, ceux d'une condition et nature humaines.

Mais, Si la comédie permet de critiquer les mœurs de la société, elle produit parfois l'effet inverse, car le mal est souvent vicieusement amusant. En effet, la comédie déconsidère parfois des personnages dont la droiture et la raison bien que partielles, sont véritables. Dans ***Dom Juan***, Sganarelle est rendu ridicule alors qu'il montre parfois un être sensible, il tente d'empêcher son maître de frapper Pierrot, le paysan jaloux ; il se scandalise des insolences du fils à l'adresse de son père ; il pleure d'attendrissement au cours du second dialogue avec Elvire, mais la crainte ou la lâcheté le fait revenir à chaque fois à l'attitude de complaisance avec Don Juan. L'objectivité et la correction du dramaturge sont dès lors incomplètes et partiellement discréditées, bien que le rire soit au rendez-vous.

En outre, l'efficacité et la finesse des comiques sont parfois détériorées par une certaine grossièreté issue de la farce médiévale, impliquant notamment le comique de gestes dont le pouvoir argumentatif reste à démontrer. La comédie perd alors son sens argumentatif et le divertissement ne corrige en rien les mœurs, bien au contraire. La comédie va parfois même jusqu'à encourager des comportements immoraux. Ainsi, la comédie est parfois immorale, et, bien qu'elle soit également divertissante, montre des aspects moins fins et moins honnêtes, à l'image de l'Homme.

En effet, Molière va faire de Don Juan un rebelle, un révolté, opposé dans un rude duel à la société et à Dieu. La révolte est chez lui une véritable morale. Se repentir est une lâcheté, un abandon. Car, La vie doit être vécue intensément, dans la liberté des mœurs et de l'esprit.

Cette exigence de liberté totale justifie la méchanceté, qui est une jouissance et un moyen de lutte. Don Juan représente les libertins des années 1660, qui estiment devoir vivre dans la satisfaction des désirs et des passions ; il lui reste quelque chose du libertinage d'esprit des années 1620, qui se fondait sur la foi dans l'élan naturel, que les carcans sociaux inhibent. On ne peut que sentir une certaine admiration pour le héros. Il n'est pas, pour autant, présenté comme un modèle, mais il devient un type social et moral observable, dont on tente d'expliquer les détours de la personnalité.

Molière placera son héros dans cette posture du défi aux lois des hommes et à celles de Dieu. Mais il donnera à observer un héros qui sera tantôt placé dans une posture positive satirisante vis-à-vis des défauts du temps, tantôt dans une position négative où il sera lui-même objet de satire. De là une ambiguïté qui rend le sens instable et donne au héros une profondeur énigmatique. Ce n'est plus la caricature de l'hypocrisie comme « **vice à la mode** », mais plutôt l'éloge du libertin, celui qui ose défier les forces de la religion et des détenteurs du pouvoir. Un vrai gentilhomme, mais surtout un humaniste pour qui l'homme a plus de valeur que ces idées absurdes tant prônées par les gens. Les jeux d'oppositions renvoient à deux types de discours : la doxa, contestée par la voix du libertin. La distribution des scènes reflète cette opposition idéologique (l. 1 et 2, etc.) et la « **dispute** » n'est pas absente du drame. Si Don Juan adresse seul à un valet contraint au mutisme sa tirade de l'inconstance, celle-ci ne doit pas être comprise comme un procédé d'exposition. La tirade n'est pas un monologue au seul usage du spectateur. C'est une réplique à une provocation, au cours de laquelle le personnage, par sa nature, est entraîné au-delà d'une simple réponse.

On ne peut qu'avancer prudemment que Don Juan déclame une tirade de l'inconstance qui décalque un modèle livresque antérieur. Et la réaction de Sganarelle, le montre assez : « **Vertu de ma vie, comme vous débitez ! Il semble que vous ayez appris cela par cœur, et vous parlez tout comme un livre** » (l. 2), un personnage fasciné. Il est clair, donc, que la comédie est un genre aux multiples facettes, variant par sa finesse, sa droiture et sa capacité argumentative fluctuantes. Certes, elle corrige les mœurs par le rire mais peut aussi divertir sans punir, car, le théâtre étant à l'image de la société.

Pour conclure, on peut dire que, malgré les réserves qui peuvent être apportées, la citation du poète Horace « **Castigat ridendo mores** » est valable pour la majorité des grandes comédies. Le rire n'est-il pas une politesse du désespoir ? A partir du moment où l'on peut rire d'un défaut, de par son évidence ou son caractère grotesque, à partir du moment où l'on a ridiculisé une catégorie de personnes sur les planches, ces personnes, confrontées à un regard différent sur elles-mêmes, changeront dans la plupart des cas leur attitude détestable, ou deviendront la risée de tous. Mais toutes les comédies ne sont pas

volontairement engagées et satiriques. Cela nous amène à une autre question : Quel est le rôle de la comédie, de nos jours ? Est-ce, comme dans l'Antiquité ou au XVII^{ème} siècle, un moyen de critiquer la société ou bien a-t-on viré vers une autre forme de comédie, moins engagée, plus populaire?